

Paris, Le mercredi 18 novembre 2015.

6h, Amarante apprend par son réveil-radio qu'une opération policière est en cours dans le nord de Paris : on parle d'appréhension d'une cellule terroriste responsable des attentats du 13 novembre ; des moyens conséquents ont été mobilisés, le quartier est bouclé... Elle réveille German, pour le tenir au courant et éventuellement remettre en question son voyage en Corse ! La nouvelle répétée en boucle est écoutée à quatre oreilles ; en se frottant les yeux le vieux briscard ironise « L'opération sera certainement un succès ! Les médias l'accompagnent dès le début, il y va de la réputation voire de la survie d'un gouvernement... ». Amarante peut entreprendre son voyage sans arrière-pensée, l'ancien assure la couverture d'un rebondissement très soigneusement organisé.

L'heure du décollage précipite un peu les choses, c'est le chef qui prépare le café et presse les oranges de la veille, déchire l'étui entamé de quelques biscuits non périmés tandis que le reporter d'info 24h/24 repasse les informations de « sources policières ». Le p'tit déjeuner rapidement envoyé Amarante remercie son tuteur pour le soutien bienveillant et les 36 heures de liberté.

Elle quitte le Marais pour Orly son habituel sac à dos calibré pour la circonstance. Dans le taxi le chauffeur - type ronchon réactionnaire ; « no comment » ! - est aussi branché sur l'actualité : la variété et la quantité d'hommes en armes mis en place pour neutraliser les acteurs du 13 novembre font penser à une action de grande envergure. Le reportage en directe laisse entendre les premiers coups de feu... À Orly Ouest les renforts de l'armée de terre sont partout évidents : leur déambulation attentive sous-tend la nervosité apparente, précipite la démarche du francilien voyageur déjà habituellement désenchanté, contracte les visages : suspicion latente.

Les formalités de départ rapidement expédiées, assise dans la salle

d'embarquement Amarante revisite les derniers jours à rebrousse-poil. Si ces dernières heures, sa vie a retrouvé un peu d'ordre, l'ordonnancement général est passablement bousculé ; son travail qui s'annonçait une mission planifiée est devenue un reportage dans l'urgence, le voyage de tourisme de son amie préférée un cauchemar, une branche de sa généalogie familiale dans l'ombre des coulisses surgit au premier plan : l'auteur de la pièce de théâtre a sans prévenir modifié le décor et le rôle des autres personnages, cette étrangeté l'inquiète.

Alors que l'avion traverse les nuages de saison, la fatigue mal époncée de la nuit trop courte l'assoupit gauchie.

L'annonce de la proximité de l'atterrissage dépossède Amarante d'un rêve de vacances sur une plage connue non identifiée. Des hublots fuse la lumière blanche du soleil sans voile de la méditerranée ; éblouie, la recherche de ses lunettes de soleil dans son inséparable sac fourre-tout sous ses jambes communique avec les vestiges oniriques : encore froissée de sommeil, elle sourit de cette avant-goût de vacances.

Jean l'attend, manifestement heureux de la voir arriver ; ils prennent la route de la côte qui passe par Bastia, 90 kms près de deux heures de route, « histoire de profiter du paysage et de l'opportunité pour discuter un peu ». Au départ, à la demande d'Amarante, ils écoutent à la radio une source d'info 24/24 : l'assaut, pendant quatre heures de plus de cent hommes de différents corps spécialisés dont six tireurs d'élite, se solde par trois morts du côté des terroristes... Le résultat est maigre au regard des moyens mis en œuvre : « Pas glorieux ! » concluent-ils d'un commun accord qui facilite le rapprochement, avant de couper le son.

Son Frère Antoine et lui ont prévu de consacrer cette première journée à la ré-  
encontre de famille, en petit comité ; demain ils iront tôt assister à la mise en bière –  
si Amarante veut s'y rendre ? Prise de court, elle se sent partagée et repousse la  
décision à plus tard ! -, puis une cérémonie aura lieu à l'église de Monticello, et  
l'enterrement suivra dans le cimetière voisin en fin de matinée ; pour finir une sorte  
de buffet froid sera servi dans la maison de la défunte aux parents et amis du village.  
L'attention affectueuse de sa famille corse dans la séquence du cérémonial sonne  
étrange ; après l'atroce brutalité meurtrière de ces derniers jours l'enterrement de son

aïeul lui semble embuée d'une sensation doux-heureuse, un étrange la partage : violence et bons sentiments, abjection et gentillesse.

Les couleurs saturés de l'hiver méditerranéen s'infiltrèrent dans les fibres bouleversées d'Amarante comme une source de bien-être. Le soleil sur le chemin de son zénith réchauffe l'habitable ; le fond de l'air reste frais et viens caresser les visages surpris d'inusité. L'atmosphère amène aide Jean à parler ; les contours du paysage commentés sur un attentif ton amical s'habillent d'une familiarité et d'une tranquillité qu'Amarante savoure de tous ses sens. Pour une meilleure acclimatation, un apéritif à Bastia s'impose ! Deux pastis Dami, un petit assortiment de charcuterie corse, un toast à la mémoire de la défunte et Amarante se laisse prendre aux questions de Jean qui veut saisir l'occasion d'activer une filiation à venir. Elle raconte les cinq jours écoulés, à pas compté, chargé d'émotions ; elle les confesse pour tenter d'y trouver un sens, d'exorciser le morbide malin qui lui noue l'estomac, la ronge. L'eau glacé et l'alcool de réglisse et d'anis étoilé, les tranches de copa, figatelli, panzetta et saucisson corse attisent les papilles, suggèrent des effluves de bruyère et de genévrier qui déconcertent les continentaux, ouvrent une parenthèse dans le cours de leur histoire. Moins qu'une désorientation, plus qu'un étonnement, une singulière anomalie quasi magique !

Le déjeuner prévu avec Antoine, sa femme Lena et ses deux fils André et Baptiste dans la maison familiale les oblige à quitter l'ambiance vacancière. Fenêtres ouvertes pour laisser rentrer la brise marine chargé des senteurs chaudes de la garrigue, Amarante assiste au défilé commenté des verts lumineux du maquis corse, les gris-verts des oliviers, et plus haut le vert sombre des pins « Laricio », qui se décalquent sur les schistes gris ; découvre la difficulté à trouver la ligne d'horizon, là où le bleu marine se confond avec l'infini du bleu intégral du ciel... Elle se laisse porter par la beauté sauvage, l'intense et douce lumière, les odeurs méconnus, le chuintement de l'air parfumé : les cheveux flottants, le regard perdu elle essaye de se rappeler des vacances passées avec ses cousins un peu plus jeunes mais habitués de la région qui la faisaient grimper sur les hauteurs au-dessus du village. Égarée, elle égraine à voix haute ses souvenirs pour mieux les construire, pour que son père

l'aide ; elle se souvient être passée devant la maison d'un chanteur à la mode sans même se rappeler de son nom. Jean a la réponse :

- C'est Jacques Dutronc !

- Je ne le connais pas ! lui concède Amarante.

- C'est normal ! C'est un original parisien sympa, un peu à part ; il vit sur la hauteur avec sa copine et une quarantaine de chats. C'est presque un artiste de premier plan, en France. Il est reconnaissable à ses gros cigares et ses Ray-Ban aviateur.

À « L'île rousse » à peine arriver, on abandonne la route principale pour une plus étroite qui grimpe en lacet à Monticello.

- Là je crois reconnaître ! Elle se penche en avant pour mieux appréhender les traits proches d'un passé lointain.

La voiture roule au pas dans des ruelles cagneuses : la maison d'Emma héritée de sa famille est une des plus anciennes dans le centre-ville : large façade, murs épais couleurs de miel rose, rares ouvertures discrètes, toiture plate de tuile romaine. Elle vivait au rez-de-chaussée, dans une grande cuisine salle à manger, un petit salon bibliothèque et sa chambre ; elle ouvrait les deux étages supérieurs et leurs chambres au gré des visites. Lorsqu'Amarante arrive, oncle, tante et cousins l'embrassent chaleureusement : allégresse attristée de la bonne surprise qu'on voudrait préserver de sa cause tragique. La sobre cuisine salle à manger est protégée de la lumière, deux ampoules basses et leurs courts abat-jours en casquette émaillés circonscrivent la table dressée pour six convives ; une cheminée éteinte au large et haut chambranle de pierre orné d'un contrecœur de fonte noir occupe le mur du fond : les chenets, le pare feu, la petite pelle à long manche et son balais assorti, les pinces et le soufflet attendent qu'on allume le foyer pour reprendre du service. Antoine homme de communication enjoué et patriarche de longue date prend les rênes de la tablée : il propose à ses garçons de couper quelques rondelles de coppa, saucisson, lonzu, et figatelli ; Lena ouvre la terrine de sanglier et les confitures de châtaigne et de figues, passe une cuillère en bois dans le faitout en fonte du cabri en sauce qui mijote à feu doux ; Jean se saisit d'une belle miché de pain de campagne qu'il découpe de larges tranches, alors que son aîné débouche une bouteille de vin rouge qu'il annonce :

- Coteaux du Cap Corse rouge 2009, grand millésime ; directement de la cave de notre mère et grand-mère ; si elle nous voit, je ne doute pas qu'elle se réjouisse avec nous de cette réunion familiale !

L'émotion convoquée, le fin bouquet de baies rouges et noires, la bouche de réglisse et violette du vin franchissent les esprits et délient les langues. On questionne prudemment la dernière arrivée sur la qualité de son voyage, et sur ce qui l'amène en France ; au deuxième flacon de la cave d'Emma, Amarante centre des curiosités, est sommée de raconter sa version du 13 novembre. Elle raconte son histoire insolite et l'intervention providentielle quoique fortuite de son père, celle dramatique de ses amis argentins et ses développements, puis en journaliste informée préside à un échange d'informations, de points de vue sous l'arbitrage bienveillant de son oncle.

Elle et Lena, installées au centre de la table se partagent le service du cabri qu'Antoine arrose d'un, « Calvi rouge de Monticello 2010 puissant au nez de maquis ». La conversation devient un peu décousue, place est faite aux souvenirs et aux réminiscences traversés de sourires soulignés de quelques timides éclats de rires. Une retenue plane dans l'air. Les deux cadets trouvent leur place et délivrent à tour de rôle des détails des deux courts séjours « inoubliables » de leur cousine. Sans que l'âtre soit sollicité la température monte de quelques degrés ; les visages prennent des couleurs, les propos ont des accents nostalgiques et quelques fous rires ponctuent heureusement l'après-midi. À l'heure du dessert les estomacs citadins confessent une inappétence unanime ; le « fiadone » est remis au four pour laisser la place à une promenade digestive : à L'île Rousse, aller à l'extrémité de l'île de Pietra (aujourd'hui presque île !) assister au coucher du soleil, se rafraîchir les idées aux embruns de l'air marin.

De retour à Monticello la nuit venue, les héritiers d'Emma se mettent d'accord pour une pause en chambre. Amarante déroutée, la tête empourprée de couleurs, de vin, de sentiments qui s'interposent, s'endort confusément...

Elle sursaute, des rêves d'enfance corse s'abîment, on tape à la porte de sa chambre, le silence de Monticello et la fatigue accumulée ont prolongé sa sieste ; Jean l'appelle à travers la porte !!!

Le visage passé à l'eau froide, quelques coups de brosse dans les cheveux Amarante descend au rez-de-chaussée de la « Ripublica Corsa » : une belle flambée crépite, anime la pièce de sa lumière dansante, dispense une douce chaleur odorante à laquelle la petite assemblée vient se réchauffer à tour de rôle, hypnotisée par l'imaginaire. Le fumet d'un plat de poisson aux herbes, d'huile d'olive et d'ail réveille l'appétit des convives : sur la table au centre, un petit assortiment de fromages locaux trône encadré d'une bouteille de Calvi rouge de Monticello 2010 et d'une une bouteille de vin blanc Calvi de Monticello 2011 embuée de sa sortie récente du frigidaire. Toutes les deux sortent aussi de la cave d'Emma ; Antoine vente rapidement leurs qualités « elles vont s'accorder avec la soupe de poisson et les fromages » que Lena veut présenter :

- D'abord Le « brocciu » le fromage national Corse dans ses deux versions frais et affiné « passu », tu en as certainement manger Amarante, c'était le préféré de ta Grand-mère elle en avait toujours chez elle ; et à côté le « Calenzana » un peu carré à la croûte claire. Les trois sont fabriqués dans la région entre Calvi et l'Île Rousse avec du lait de brebis léger au goût à manger avec le vin blanc. Pour ceux qui le désirent on peut les manger avec un peu de confiture de figue maison dans le pot à côté.

Elle plante la bouteille de nectar transparent juste à côté soulignant l'importance de respecter le mariage.

- Ensuite j'ai choisi deux fromages de chèvre de la Corse du sud : le « Sartinesu » à la croûte sèche et grise, et le « Venaco » à la croûte molle et jaune : les deux ont cette forte odeur caprine caractéristique et un goût plus intense : ils ont besoin d'être accompagnés de la puissance du rouge de Monticello. Je te conseille Amarante de les déguster après les trois brebis, pour mieux les apprécier. Bon appétit !

La petite assemblée est heureuse de retrouver les racines corses ; après la rapide présentation de l'hôtesse, les bouteilles de la cave d'Emma sont lestement prises en main par Antoine et Jean ; ils évoquent leur mère, et à leur suite chacun en vient à évoquer la défunte à sa manière. Les souvenirs se croisent, divergent quelques fois ; l'histoire est racontée dans le sens inverse, on remonte le temps qui améliore souvent

les choses... Antoine est plus volubile et ému, Jean se rappelle mieux des dates et pondère. Les deux en chahutant se disputent le savoir-faire de recharger la cheminée. André et Baptiste aident leur mère à enlever les restes du premier service. Amarante est dépaysée ; elle ignore tout de cette ambiance chaudement bon-enfant, ce goût pour le rituel des bons vivants de la vieille Europe. Sous le charme, elle retrouve chez sa grand-mère et chez son oncle des traits de tempérament qu'elle reconnaît, ému : l'enthousiasme quelque fois excessif, une posture peu flexible, une impatience et un désir de convaincre dont elle sourit ! Son père est plus mesuré, circonspect ; plus introverti, souffre d'une certaine mélancolie : le tempérament du grand-père !?

Le clappement sec d'une bouteille qu'on débouche la ramène à Monticello où la soupe de poisson est sur table ; elle est à consommer avec des croûtons frottés à l'ail et arroser d'une énième bouteille de Monticello blanc... Antoine félicite sa femme pour la véritable soupe corse aux poissons de roche au goût de crustacés chargée d'iode ; le reste de la tablée surenchérit. L'histoire d'Emma s'étend aux familles paternel et maternel d'Antoine et de Jean, dont ils annoncent certains représentants demain à l'enterrement, avec leur curriculum vitae. Lena dont la famille est de Calvi ponctue d'anecdotes et d'histoires corses pour remettre dans son contexte l'histoire Benvenuti : André et Batiste en profitent pour se moquer des qualités – fière, renfermé, voire ombrageux et susceptible -, des natifs de l'île. Les rires fusent, Amarante découvre un peu plus les traits d'une famille dont elle ignorait à peu-près tout : les mots de cette autre histoire qui est la sienne la fondent, la tranquillisent, croisent son désir de voyageuse professionnelle.

Le dessert est présenté avec une pompe particulière, « u fiadone » la spécialité de Lena : le flanc corse est fait avec un « brocciu » de chèvre pour augmenter les contrastes entre l'amère fumé du fromage salé et la douceur acidulé du sucre, de l'œuf et du citron ; pour parfaire le plaisir Antoine est allé chercher une demie douzaine de verre à dégustation et une bouteille de Muscat de Saint Florent 2009, un millésimé du Cap Corse qu'Emma gardait pour les grandes occasions: la réunion de toute sa descendance en est une ! « Le vin doux naturel des Corses est un des plus anciens de l'histoire de la viticulture française ; sa robe est claire et dorée, le bouquet

est de citriques, de fruits secs et de fruits exotiques ; rond et velouté le goût s'accorde avec le nez dans une rare longueur en bouche » s'enthousiasme Antoine ému. « À notre Mère et Grand-Mère ! » Frais servi il se laisse boire traitreusement ; chacun donne son appréciation sur la complexité de combinaison inusuelle de la tarte au flan et du Muscat. Amarante sourit à cette pompe simple et savoureuse dont son oncle entoure le repas : on ne s'alimente pas, on déguste ! Passagèrement, le ciel nuageux de Paris est nettoyé, une pleine lune rousse brille au fond de ses yeux.

La petite assemblée qui avait déjà beaucoup levé le coude célèbre la matriarche dont le souvenir les entoure dans un savoureux recueillement. Sa présence les pousse à des considérations plus prosaïques. Antoine et Jean veulent aller le lendemain à neuf heures à la mise en bière à Calvi, formalité administrative et devoir filiale ; André et Baptiste souhaitent se joindre à eux, Amarante emboîte le pas, solidaire. Lena préfère rester pour ranger la maison et préparer le buffet qui sera offert aux parents et amis qui viendront à la cérémonie religieuse et à l'enterrement. Le départ est prévu à huit heures et le réveil à sept ; il est plus de minuit ; l'unanimité se fait sur la nécessité pour chacun de rejoindre ses pénates, après avoir honoré les dernières gouttes du nectar à l'or brillant.

Le dernier flacon de vin liquoreux a parfait l'état d'ébriété général, chacun trouve une formule humoristique pour souligner la difficulté de regagner le premier étage, l'humeur est au beau fixe ; Antoine dissipe le risque d'un sentiment filiale coupable en affirmant « Si Maman nous voit à l'heure qu'il est, elle doit se réjouir avec nous, de l'avoir célébrée autour d'une bonne table, corse ! »

Amarante se couche sans passer par la salle de bain la tête remplie de nouveaux souvenirs familiaux : ses oreilles bourdonnent de voix et de rires ; les images aux chaudes couleurs du coucher de soleil, les reflets fuyants du feu de cheminée dans la cuisine encombrant son horizon ; les odeurs de l'âtre, le fumet des mets, le parfum des vins se conjuguent avec des saveurs qu'elle méconnaissait, qu'elle savoure longtemps, et encore... Une vague de désir l'ébranle, la fraîcheur des draps aux odeurs de lavande lui fait désirer son dernier amant, couché en chien de fusil elle joint ses deux mains entre ses cuisses et s'endort enfouie au lit de ses sens émoussés.